

Étienne Daho

« IL FAUT SAVOIR SE FAIRE PEUR »

INTERVIEW

POP Avec « Tիրer la nuit sur les étoiles », le chanteur signe un album dédié à la passion amoureuse

RÉCIT Il revient sur son enfance en Algérie, son amour pour la musique et la révolution de l'intelligence artificielle

Pour ses interviews, Étienne Daho donne rendez-vous à la Maison Souquet, un discret palace situé à deux pas de la place Blanche à Paris. « C'est un ancien hôtel de passe du XIX^e siècle », confie le chanteur en balayant du regard le grand salon au charme rococo avec son lustre de cristal, ses fauteuils en velours violet et ses volutes orientalisantes. Un lieu hors du temps qu'il affectionne également pour sa tranquillité. « On est peinard, personne pour nous écouter avec ses grandes oreilles », sourit l'esthète tout de noir vêtu, silhouette d'éternel jeune homme malgré ses 67 ans. Pas encore prêt pour la retraite, Étienne Daho signe son retour avec *Tիրer la nuit sur les étoiles*, le treizième album emballant d'une carrière sans équivalent par sa longévité - quarante-deux ans depuis la sortie de son premier album, *Mythomane*. Rencontre avec un pont de la pop française à l'inspiration sans cesse renouvelée.

Quel est votre état d'esprit avant la sortie de votre album, annoncée pour le 12 mai ?

Je suis très impatient et excité. J'ai juste envie de dire : « Enfin ! » Il est fini depuis décembre, donc l'attente commence à se faire sentir. Aujourd'hui, on lance un disque comme on lance un film ou une fusée. C'est très long en amont. Je tenais à ce que le mien sorte sur tous les supports en même temps : numériques et physiques. Or les délais de fabrication pour le vinyle

sont très longs. Les Américains les produisent en Europe, donc ils passent avant nous, sans parler du manque de matière première... En fait, je commence déjà à préparer le deuxième épisode : la scène.

Votre tournée qui débute en novembre s'appelle l'Étienne Daho Show. Vous prévoyez de nous en mettre plein la vue ?

J'ai envie d'offrir quelque chose de spectaculaire, et c'est le bon disque pour le faire car il possède une dimension cinématographique. Je vais jouer dans des Zéniths, avec un passage à l'Accor Arena à Paris : c'est une première pour moi. J'adore me produire dans des salles à taille humaine ; je considère l'Olympia comme ma maison, mais parfois il faut sortir de ses pantoufles, emmener les gens qui vous aiment ailleurs. Donc l'Accor Arena, c'est une excitation et un challenge. Il faut savoir se faire peur.

À la différence de votre précédent album, *Tիրer la nuit sur les étoiles* décline le thème amoureux dans tous ses états...

Dans *Blitz*, il n'y avait pas d'objet d'amour, tout simplement. J'ai très peu d'imagination, je ne sais écrire que sur mon vécu, ce qui touche ma sensibilité et me remue. Chacun de mes albums est un chapitre de ma vie, et ma discographie une autobiographie musicale. Donc, oui, ma vie sentimentale a été assez riche depuis *Blitz* [sourire]. Mais l'amour, c'est plein de choses : l'amour-amitié, la passion charnelle, l'amour que l'on met dans son travail... Ce n'est pas juste la relation à deux, ce serait trop ennuyeux et restrictif.

Le titre du disque et la chanson d'ouverture avec Vanessa Paradis s'inspirent de la passion destructrice entre Ava Gardner et Frank Sinatra...

TIRER LA NUIT SUR LES ÉTOILES ★★☆☆

COMME À SON HABITUDE, il a le bon goût de nous surprendre à chaque nouvel album. Six ans après *Blitz*, saturé de guitares rock, Étienne Daho signe un opus à l'éclectisme harmonieux. Douze chansons qui oscillent avec élégance entre lyrisme symphonique, électro pointue, pop solaire, saveurs soul... Daho, qui n'a jamais aussi bien chanté, s'épanouit également dans l'épure, au fil de ballades portées par des mélodies capiteuses et

La passion, c'est du tumulte, de l'exaltation, du danger. J'avais été très marqué par un documentaire sur ce couple hors norme. Un soir, ils s'étaient rendus aux portes du désert et avaient tiré avec un flingue sur les étoiles. Je ne suis pas amateur d'armes à feu, mais je trouvais l'image belle et inspirante.

Vous apparaissez comme une personne plutôt timide et réservée, mais dans l'album vous dévoilez un tempérament parfois bouillonnant...

Je suis multiple, heureusement. Dès que j'ai un micro sous le nez ou une caméra braquée sur moi, j'ai tendance à être sur ma réserve, un peu en dessous de ce que je suis dans la vraie vie avec mes amis. Mais je peux aussi être extrême, borderline, et flirter avec les limites. Je l'ai écrit dans ma chanson *Un bonheur dangereux* : « C'est en allant trop loin que l'on avance un peu / C'est en plongeant trop bas que l'on s'élève un peu. » Cette dualité communique très bien en moi, sans aucune schizophrénie.

Dans *Les Petits Criminels*, vous montrez que l'amour peut finir dans un bain de sang...

Oui, et c'est moi qui tue l'autre ! Je trouvais amusant d'avoir le beau rôle. Beaucoup ont été surpris par cette chanson et cette phrase en particulier : « Dans mon costume trois pièces anthracite de flanelle / J't'ai brûlé la cervelle. » On m'a demandé : « Vraiment, vous avez écrit ça ? Ça ne vous ressemble pas. » C'est une image, un fantasme artistique. J'ai écrit une chanson humoristique à ne surtout pas prendre au premier degré.

Même si elle est non genrée, vous ne craignez pas de vous attirer les foudres à l'ère Me Too ? L'époque n'est plus vraiment à la nuance...

une écriture à fleur de peau pour ausculter la passion amoureuse dans tous ses états - grisante, consolatrice, vénéreuse ou sans issue. On retiendra notamment *Le Phare*, *Les Derniers Jours de pluie* et le magnifique *30 décembre* (« Tu frémis, m'offres ta bouche / Et tu me hurles à mi-voix / Un "je t'aime" que je n'entends pas »). Avec cet album de toute beauté, Étienne Daho vise les étoiles et nous touche en plein cœur. ● E.M. (Barclay/Universal)



Les gens me connaissent suffisamment pour comprendre qu'il s'agit d'une fiction, même s'il y a plein d'aspects réels dans cette chanson : la chambre d'hôtel, la relation tumultueuse... J'ai juste un peu déliré sur la fin qui, je le répète, m'amuse beaucoup avec ces accords de cuivres mélodramatiques. Selon moi, l'art n'a pas à être moral, sinon on va tous finir complètement stérilisés à faire attention à ce que l'on raconte de peur de se faire défoncer sur les réseaux sociaux.

Si l'amour est omniprésent dans le disque, vous parlez également du chaos du monde dans *Le Chant des idoles*...

Je n'aime pas expliquer mes textes, mais j'ai été profondément touché par cette guerre en Ukraine. Tous ces gens, principalement des femmes et des enfants, qui se retrouvaient dans des situations

« Chacun de mes albums est un chapitre de ma vie »

terribles sans autre choix que de lâcher leur existence. Je ne vis pas dans ma bulle, je suis perméable à l'état du monde. J'avais déjà abordé la tragédie des migrants qui se noient dans la mer avec *Les Baisers rouges* et *Un nouveau printemps*, mais quand j'écris de telles chansons, les gens ne l'entendent pas, c'est peut-être mieux comme ça [sourire].

Vous évoquez également dans deux titres la crise sanitaire liée au Covid...

Avec *Virus X*, je voulais superposer la toxicité de certaines relations amoureuses et celle du virus. J'ai aussi écrit *Respire*, une chanson solaire post-Covid, celle du déconfinement, quand on a pu enfin sortir, se libérer de cette période muselée, enfermée, même si je l'ai très bien vécue...

Pour quelles raisons ?

Je sortais à peine d'une tournée, j'avais produit l'album de Jane Birkin, donné ma voix sur le disque *Le Vilain Petit Canard*, adapté des contes d'Andersen... Le confinement est tombé à point nommé pour arrêter de m'agiter dans tous les sens. C'était précieux car je n'arrête jamais de travailler. J'avais tout le temps pour réécouter mes vieux vinyles, faire mon ménage, j'ai

Étienne Daho en banlieue
parisienne, début janvier.
PIERRE-ANGE CARLOTTI



même retrouvé un album de reprises enregistré au début des années 2000 que j'avais totalement oublié. Il se trouvait sur un disque dur que je m'apprêtais à jeter... Du coup, je l'ai sorti en 2020 [Surf]. Je me suis aussi replongé dans la lecture, notamment *Le Fantôme de l'Opéra*, mon premier livre de poche, que j'avais dévoré à 8 ans. Cette période de pause forcée m'a permis de me reconnecter avec moi-même.

Les tensions sociales autour de la retraite, vous les comprenez ?
C'est terrible de ne pas être entendu...

Selon vous, Emmanuel Macron n'a pas assez écouté les Français ?
Visiblement non... Je comprends cette colère même si les débordements ne sont jamais souhaitables, pour personne. Mais il faut peut-être passer par là pour se faire écouter, et c'est bien regrettable.

Revenons à la musique. Votre voix que l'on entend sur l'album est le fruit d'un heureux accident...
C'est vrai. Dans le processus de création, il y a ce qu'on appelle les « voix témoins ». Quand on vient de terminer un texte, on l'enregistre immédiatement pour voir s'il tient la route. Je l'ai fait dans ma cuisine, sans la pression du « spectre du définitif », sans me dire « je dois être bon ». Je me laissais simplement aller à la joie d'avoir réussi à écrire ces nouveaux textes. J'étais totalement détendu, je me suis même autorisé à vocaliser dans des tonalités plus hautes, ce qui donne un peu plus de lumière, moi qui suis souvent dans les graves. Le jour d'enregistrer les voix définitives en studio, je chante mon duo avec Vanessa Paradis; mais le lendemain, je me réveille avec une angine carabinée. Plus un son ne sortait de ma bouche, je suis resté cloué au lit pendant une semaine. On a donc gardé les fameuses voix témoins et j'en suis très content. On peut effectivement parler d'un heureux accident.

Comme pour *Blitz*, ce nouveau disque a été, en partie, enregistré à Londres dans les studios Abbey Road. C'est devenu un pèlerinage ?
C'est un endroit tellement emblématique, où le son est fantastique. J'avais envie de cette qualité pour les parties symphoniques de l'album. Nous avons enregistré avec un ensemble de 50 cordes dans le studio 2 des Beatles, là où se trouve le piano de John Lennon. Je suis très sensible à la mémoire des lieux. Quand j'habitais Londres, j'ai pu visiter l'appartement de Syd Barrett [cofondateur de *Pink Floyd* disparu en 2006]. J'étais traversé par sa présence au point d'écrire trois chansons dans la foulée. Syd Barrett a été mon premier amour musical, le premier Rimbaud du rock tant il incarne le génie, la folie, la pureté et la vulnérabilité de l'artiste. J'ai toujours aimé les personnages dangereux et les perdants magnifiques.

Ce n'est pas vraiment votre cas. Après quarante ans de carrière, vous êtes toujours là...
J'ai survécu à des choses, oui... J'ai grandi à Oran dans un climat de guerre civile, les corps à enjamber dans la rue, se cacher pour éviter les balles... [Il quitte l'Algérie en 1964 à l'âge de 8 ans.] Cette expérience précoce de la mort m'a donné un appétit

de vie qui ne m'a jamais abandonné. Quand j'étais adolescent, j'aurais pu glisser vers une forme de romantisme noir cultivé par mes copains qui étaient des petits-bourgeois fascinés par la mort. Je partageais ce romantisme pour faire partie du groupe, mais j'ai résisté car cela éveillait trop de démons en moi. Des années plus tard, j'aurais pu me brûler les ailes avec le succès, les excès, les nuits blanches et la défonce, que j'ai arrêtée dès le milieu des années 1990. Je voulais préserver ma vitalité, j'étais plus ambitieux pour ma vie et ma musique.

Vous avez fêté en janvier vos 67 ans. Vous en faites 10 de moins. Votre secret ?
Je fais du sport depuis toujours, c'est indispensable pour expulser un trop-plein d'énergie. Et puis l'envie est restée intacte depuis mes débuts : écrire des chansons, enregistrer des disques, partir en tournée... Je suis un dingue de musique depuis mon enfance, vraiment. Je n'oublierai jamais le juke-box dans le café de mes tantes à Cap Falcon, près d'Oran : il a été ma première

« Je ne vis pas dans ma bulle, je suis perméable à l'état du monde »

histoire d'amour. D'ailleurs, nous sommes à quelques pas d'un deuxième lieu très important pour moi. Après la guerre d'Algérie, mes deux tantes ont tenu un restaurant place Blanche. À l'époque, j'habitais à Rennes dans une cité HLM avec ma mère et mes deux sœurs, mais je passais toutes mes vacances à Paris. Je récupérais les 45-tours dans le juke-box, des musiciens venaient boire un coup après leur concert. J'ai eu la chance de croiser Chuck Berry et Mick Jagger, ils m'avaient même signé des autographes. Durant mon enfance et mon adolescence, je n'avais pas vraiment de modèle pour me construire. Mon père nous avait abandonnés quand j'avais 4 ans, ma mère travaillait dur. John Cale, Françoise Hardy, Marianne Faithfull... Tous ces artistes que j'ai admirés ont joué ce rôle.

Selon vous, l'intelligence artificielle représente une menace pour les artistes ?
Dans chaque révolution, il y a du positif et du négatif. Je vais vous faire une réponse de Normand, mais c'est le fond de ma pensée. Quand Internet est arrivé, j'ai été le premier à créer mon site, à proposer un disque interactif avec *Eden*. J'avais même donné une conférence de presse devant des journalistes qui voyaient Internet comme le diable. Donc je m'intéresse à l'IA. J'ai vu des tas de photos générées à partir de mots-clés, c'est bluffant. Je me suis amusé à dialoguer avec ChatGPT, une copine m'a envoyé un texte écrit « à la manière d'Étienne Daho » : j'ai retrouvé des thèmes, des formules... Mais rien ne remplacera la sensibilité de l'artiste, les larmes, la sueur et la joie qui sont la sève d'une chanson. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC MANDEL